Julia Dubroca

L'HIVER DES SECRETS

Château d'Âmes

Créée en 2024, Château d'âmes est une maison d'édition dédiée aux âmes inspirantes : celles qui écrivent nos ouvrages et celles, réelles ou fictives, dont l'énergie imprègne chaque page.

Choisir un livre de notre maison, c'est découvrir un écrin que nous avons voulu raffiné, et ouvrir les portes d'un palais où les mots sont rois. Nous espérons que ces derniers, dotés du pouvoir de nous faire voyager comme de nous transformer, sauront résonner en vous, créant une rencontre qui vous marquera profondément.

Nous vous souhaitons une agréable lecture.

L'équipe passionnée de Château d'âmes

Également disponibles
Réseau Royal, Camille Versi
Réseau Royal, tome 2 – Révolution, Camille Versi
Réseau Royal, tome 3 – Reconquête, Camille Versi
Réseau Royal, tome 4 – République, Camille Versi
Le Palais d'Éros, Caro De Robertis
Sylphide, Tiphaine Bleuvenn
La Captive de Dunkelstadt, Magali Lefebvre
Lady Orgueil et Mister Préjugés, Bianca Marconero
La Malédiction de Waterdown, Maria Levski
Le Tableau du Hampshire, Amira Benbetka Rekal
Rosebridge Academy, Amira Benbetka Rekal
Les Ombres de Dambreville, Lady Raven
Les Chroniques des Winchester – Royally fake, Caroline Peiffer
L'été où j'ai contrarié un prince, Stella No
Greymoor Hall, Agathe Ducos
Esmantium, tome 1 – Le Palais d'Opale, Tiphaine Bleuvenn

Ce roman a été découvert lors du concours d'écriture organisé en partenariat avec Librinova et les Éditions Pocket Romance, puis a fait l'objet d'un travail éditorial pour cette publication.

www.editions-chateaudames.com

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2027
Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

ISBN : 978-2-940787-22-7

Correction : Vediteam
Design de couverture : Marine Casasnovas
Mise en page : SIR

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

« On se fait une idée sur des gens et, par la suite,
on découvre qu'ils ne sont pas du tout comme on les imaginait. »
Agatha Christie – *Rendez-vous avec la mort* (1937)

Prologue
Elliott



Je ne me souvenais pas que le silence pouvait être si lourd, si blanc, si tranchant.

Cette neige inhabituelle du mois de mars tombait en lambeaux épais sur les marches du manoir, étouffant les éclats de voix derrière moi, comme si le printemps lui-même tentait de cacher ce qui venait de se produire.

Les lumières de la fête scintillaient encore dans les fenêtres, dorées et fausses, contrastant violemment avec le froid qui me mordait les doigts.

Un mariage.

Une célébration.

Et maintenant… ça.

Je descendis une marche, lentement, comme si chaque pas pouvait fissurer davantage la réalité. Mes chaussures s'enfonçaient dans la neige fraîche. Mon souffle formait de petits nuages que le vent emportait aussitôt.

Les dernières notes de musique s'étaient éteintes depuis plusieurs minutes, mais elles résonnaient encore dans mon esprit, tordues, déformées, comme un souvenir qui refuse de mourir.

Au loin, j'entendais des hurlements. Pas de douleur, non. Des hurlements de colère. Des hurlements de peur. Des hurlements de vérité qui éclate trop tard. Je ne savais plus si mes doigts tremblaient de froid ou de choc.

Quelqu'un était mort. Dans cette maison. À cette heure. Pendant que la neige tombait, implacable, sur nos mensonges soigneusement construits. Je ne savais pas encore comment. Ni pourquoi. Ni même qui avait franchi la limite cette fois. Mais je savais une chose, rien ne serait plus jamais comme avant.

Je levai les yeux vers les fenêtres du grand salon. Les ombres s'agitaient derrière les rideaux. Des silhouettes couraient, s'entrecroisaient, se bousculaient. Une famille entière en train de se briser.

Mes mains se crispèrent malgré moi. Je sentis quelque chose remonter dans ma gorge, un mélange d'effroi et de culpabilité. Car au fond, je ne pouvais pas nier une vérité simple, choquante, inavouable. Je ne savais pas si je devais pleurer… ou si je devais me sentir soulagé.

Un souffle coupant me fouetta le visage. La neige s'intensifia, tournoyant autour de moi comme une nuée de plumes blanches déchaînées. Je fermai les yeux un instant. Quand je les rouvris, les cris s'étaient tus. Il ne restait plus que le vent. Et le poids écrasant d'un secret qui allait tout emporter.

Je fis un pas en arrière. Puis un autre. Et dans le reflet glacé de la fenêtre, je vis mon propre visage, déformé par le gel, par la peur, par quelque chose d'autre que je n'avais pas encore la force de nommer.

Ce que je savais, pourtant, était simple. Cette nuit-là, au manoir des Aldren… quelqu'un avait mis fin à l'hiver de trop. Et que je le veuille ou non, j'en faisais partie.

Un mouvement attira mon attention : une silhouette derrière la fenêtre, immobile, comme figée par la stupeur. J'aurais juré que c'était elle. Elle semblait chercher quelque chose, peut-être moi.

Je retins mon souffle. Mon cœur s'arrêta. Une seconde, peut-être deux. Si elle me voyait là, dehors, seul, tremblant… Qu'est-ce qu'elle penserait ? Que je fuyais ? Que j'avais peur ? Que j'étais coupable ? Ou qu'au milieu de cette nuit tragique, c'était son visage que je cherchais dans le flou des lumières ?

Je baissai les yeux vers mes mains tremblantes. Elle n'était plus une question à laquelle je n'avais pas la réponse. J'avais fait mon choix. Il n'y aurait pas de retour en arrière. Pas d'autre version de moi après cette nuit. Seulement celle que j'avais décidé de devenir. Je resterai près d'elle quoi qu'il m'en coûte.

Cet hiver n'avait pas seulement emporté une vie, il venait de changer la mienne.

Chapitre 1
Eleanor



DEUX MOIS PLUS TÔT

Le chauffeur s'éloigna dans un crissement étouffé par la neige sale accumulée sur les graviers. La voiture disparut au détour du chemin, me laissant seule face au portail du manoir Aldren.

Un frisson me parcourut. Ce n'était pas seulement le froid mordant de janvier qui brûlait mes joues. Ce n'était pas ça. C'était… plus subtil. Comme si quelque chose ici m'attendait, ou m'observait. L'air semblait suspendu, figé dans une attente silencieuse que même le vent n'osait troubler.

Je réajustai la lanière de mon sac sur mon épaule, cherchant à m'ancrer dans quelque chose de concret. Ce n'était qu'un travail, me répétais-je. Un contrat temporaire, trouvé à la dernière minute. Quelques semaines. Le temps du mariage prévu en mars. Je ferais mes heures, je prendrais mon salaire, et je repartirais.

Pourtant, je savais au creux de mon ventre, là où les vérités se logent quand on refuse de les voir, que j'avais accepté dans la panique. Parce que je ne pouvais plus me permettre de refuser. Parce que c'était ça ou rien. Et que « rien » n'était plus une option depuis longtemps.

Je posai la main sur la grille. Le métal glacé me fit aussitôt sursauter. Elle grinça en s'ouvrant, un son long, plaintif, qui se répercuta entre les arbres bordant l'allée. Des chênes anciens, massifs, si hauts que leurs branches semblaient se refermer au-dessus du chemin comme une arche naturelle. Une fine couche de neige recouvrait les racines et les pierres, étouffant le moindre bruit dans un silence presque funéraire.

À mesure que j'avançais, le manoir apparut, d'abord flou derrière les arbres, puis imposant. Ses façades de pierre semblaient avoir été sculptées pour impressionner autant que pour intimider. Les grandes fenêtres sombres renvoyaient un reflet pâle du ciel, comme si elles cachaient volontairement ce qui se trouvait derrière. Les toits d'ardoise, saupoudrés d'un voile blanc, paraissaient absorber la faible lumière du jour.

Je m'arrêtai. Je n'avais jamais mis les pieds dans un endroit pareil. Magnifique, oui. Majestueux, mais chargé d'une solitude épaisse, comme palpable, qui s'accrochait aux pierres comme une brume invisible.

Le manoir se trouvait au cœur du Kent, à quelques miles seulement de Sevenoaks. J'y avais grandi. Une ville tranquille où il ne se passait jamais grand-chose, coincée entre la campagne et Londres. Je n'avais jamais vu le domaine auparavant. Il était trop éloigné des routes que je fréquentais, caché derrière des miles de terres et de forêts. Pourtant, je savais qu'il était là. Comme beaucoup d'enfants du coin, j'avais grandi en sachant qu'au-delà des champs et des collines existait un autre monde, inaccessible au reste d'entre nous.

Je repris mon chemin, la neige étouffant le bruit de mes pas. Chaque pas donnait l'impression de pénétrer un peu plus dans un territoire qui ne m'appartenait pas, où chaque règle me serait inconnue, où chaque regard me jaugerait.

Une femme m'attendait devant la porte d'entrée, raide dans son uniforme impeccable, les cheveux tirés en un chignon dont aucune mèche ne dépassait. Une cinquantaine d'années, le visage marqué par l'autorité,

mais aussi par une fatigue profonde, celle de ceux qui portent une maison entière sur leurs épaules.

— Mademoiselle Eleanor Williams ? demanda-t-elle d'une voix aussi droite que son dos. Je suis Mrs Clarke, gouvernante en chef. Suivez-moi, nous avons beaucoup à faire.

Aucune chaleur, aucune antipathie non plus : juste une efficacité froide, presque militaire.

Je la suivis dans le hall. Il était immense. Écrasant. Un escalier double, sculpté dans un bois trop sombre pour être accueillant, s'élevait comme un monument au silence. Au centre, un lustre brillant diffusait une lumière pâle, métallique, malgré ses ampoules dorées. L'air sentait la cire fraîche, le bois ancien… et quelque chose de plus subtil, une odeur de fleurs séchées, ou peut-être le parfum résiduel de générations de secrets.

— Vous partagerez les quartiers du personnel, annonça Mrs Clarke en marchant à vive allure. En vue du mariage de Mr Adrian Aldren, nous avons renforcé l'équipe. Vous devrez être disponible, efficace et… discrète.

À l'évocation du nom Aldren, je sentis tout le poids qu'il représentait. Un nom lourd de réputation, de rumeurs et de prestige si intimidant qu'il semblait irréel. Une famille dont on disait qu'elle tenait ses traditions plus fermement que ses sourires.

Mrs Clarke bifurqua vers un couloir plus étroit situé à l'arrière de l'escalier avant qu'elle n'ouvre une porte dissimulée dans les boiseries. Derrière se trouvait l'escalier de service, bien différent de celui du hall. Les marches étaient usées en leur centre par des décennies de passagers. L'endroit sentait davantage le linge propre et le savon que la cire et le parfum. Nous montâmes jusqu'au deuxième étage.

— Tout le personnel dort ici ? murmurai-je pour briser le silence.

— Non. Certains préfèrent rentrer chez eux le soir. Mais vous… Vous avez choisi de rester.

Elle me lança un regard bref, précis, presque évaluateur. Je baissai les yeux. Oui. Parce que je n'avais nulle part où aller. Dormir ici,

au moins quelques semaines, signifiait être loin. En sécurité. Ou du moins… c'était ce que je tentais de croire.

Nous arrivâmes devant une porte de bois, bien plus modeste que celles du reste du manoir. Mrs Clarke l'ouvrit d'un geste sec.

— Voici votre chambre. Installez-vous. À dix-sept heures précises, je vous présenterai les lieux et vos responsabilités. Demain, vous commencez.

Elle allait partir quand je l'interpellai.

— Madame Clarke ?

Elle se retourna, légèrement contrariée.

— Oui ?

— Le mariage… c'est quand, exactement ?

Elle cligna des yeux, surprise par l'intérêt.

— Le 19 mars. Le dernier jour de l'hiver sera un grand événement.

Elle ne précisa pas *heureux*, *joyeux*, *festif*. Juste *grand*. Et son regard, lui, suggérait autre chose : un poids, une anxiété qu'elle s'efforçait de masquer.

Elle referma la porte, me laissant seule.

Je posai mon sac sur le lit et exhalai un souffle tremblant. Mes mains étaient froides. Je m'assis et serrai le drap entre mes doigts, comme si je pouvais absorber un peu de la solidité du tissu.

C'était un travail. Juste un travail. Une parenthèse. Je ne savais pas encore que derrière ces murs, sous la neige qui étouffait les jardins, sous cette façade impeccable… quelque chose craquelait déjà. Quelque chose de trop bien caché, trop longtemps contenu, prêt à céder avec la violence silencieuse d'un hiver qui dure trop longtemps.

Je retirai ma veste et la déposai sur la chaise en bois. Elle grinça, un son presque vexé, comme si elle protestait devant mon intrusion.

Je parcourus la chambre des yeux. Elle était minuscule mais étrangement chaleureuse dans sa simplicité : un lit étroit, une armoire ancienne aux tiroirs lourds d'histoires, une table de chevet à la lampe jaunie.

C'est alors que je remarquai un détail que je n'avais pas vu en entrant, un uniforme pendait derrière la porte, soigneusement repassé, sur un cintre en bois. Une robe noire aux manches longues, sobre et stricte,

accompagnée d'un tablier blanc. Le col rigide semblait avoir été amidonné avec soin. L'ensemble était simple et fonctionnel. Dépourvu de toute identité, à part celle du manoir.

La fenêtre, petite, presque timide, donnait sur les jardins où l'hiver semblait dévorer la terre. J'effleurai le rebord de bois. La peinture était écaillée, révélant la couche sombre d'autrefois. Un détail infime, mais rassurant : ici, sous la perfection affichée, les imperfections existaient aussi.

J'ouvris mon sac, quelques vêtements, un carnet usé, une brosse à cheveux et une photo que je dissimulai aussitôt sous l'oreiller, comme un réflexe de survie. Je ne pouvais pas la regarder. Pas ici. Pas maintenant.

Je rangeai mes affaires. Le tiroir grinça, un murmure hésitant me souhaitant la bienvenue, peut-être, ou m'invitant à la prudence ? Mes vêtements ne prenaient qu'une fraction de l'espace. J'avais l'impression de m'installer dans un endroit qui ne m'appartenait pas.

Je glissai mon sac sous le lit. Le bruit sec résonna comme un chapitre qui se termine, même si je n'étais pas sûre de vouloir lire le suivant.

Je m'assis sur le lit. Le matelas s'enfonça doucement, comme s'il tentait de m'apprivoiser. L'air sentait la cire, l'humidité rassurante du vieux bois, et une trace florale, le fantôme du parfum d'une autre, celle qui avait occupé cette chambre avant moi.

Qui était-elle ? Et pourquoi était-elle partie ?

Le vent secouait les arbres au-dehors. La neige s'envolait puis retombait par vagues, comme si quelqu'un fouillait les jardins à la recherche de quelque chose.

Une voix résonna dans le couloir. Lointaine. Autoritaire. Habituée à donner des ordres. Elle glissa sous la porte avant de s'évanouir.

Mon cœur accéléra. Déjà, je me sentais observée. Déjà, le manoir semblait me jauger, peser ma présence, décider si j'étais digne de ses secrets.

Je me redressai. Inspirai lentement. J'étais ici pour travailler. Je resterais à ma place. Je garderais mes distances. Et surtout, je ne laisserais personne trop s'approcher. Pas cette fois. Plus jamais.

Je posai la main sur la poignée de la porte. Le métal était glacial.

— Tu peux le faire, Eleanor… murmurai-je.

Il était dix-sept heures. Dans quelques minutes, j'allais découvrir le manoir, ses couloirs, ses règles… et tout ce que personne ne disait aux nouveaux.

Je pris une dernière inspiration, et j'ouvris la porte.

Chapitre 2
Eleanor



Mrs Clarke m'attendait déjà dans le couloir. Je n'avais pas encore refermé la porte de ma chambre qu'elle semblait prête à repartir, comme si chaque seconde perdue était une faute.

— Suivez-moi, dit-elle simplement.

Je me hâtai derrière elle. Sa démarche était vive et maîtrisée, chaque pas parfaitement mesuré. Elle ne vérifia même pas si je la suivais. C'était une évidence, dans ce manoir, qu'on marchait à son rythme à elle, pas au mien. On sentait qu'elle avait l'habitude de mener la cadence, et que personne n'avait intérêt à ralentir. Le deuxième étage était uniquement composé de portes identiques. Rien à voir avec le luxe aperçu en arrivant. Les murs étaient plus simples, les tapis plus usés, l'éclairage plus discret. Nous atteignîmes rapidement au bout du couloir l'escalier de service que nous avions emprunté à mon arrivée. Nous descendîmes d'un étage. Mrs Clarke s'arrêta au palier.

— Ici se trouvent les chambres. (Elle désigna le couloir de gauche.) L'aile ouest est réservée à la famille Aldren. Mr Edward Aldren y possède

sa suite. Ses enfants ont également leurs appartements ici. Mr Adrian, l'aîné et le futur marié. Mrs Charlotte, la cadette. Elle est mariée à Matthew Ashford. Il n'est pas encore arrivé au manoir, mais ça ne saurait tarder. Et enfin, le benjamin, Mr Elliott. Tous les trois vivent à Londres, mais ils sont au manoir en prévision du mariage de Mr Adrian. Vous aurez peut-être à servir lors d'événements, mais vous resterez invisible. Compris ?

J'acquiesçai. Être invisible, ça, je savais faire. J'avais même passé les derniers mois à essayer de disparaître. Puis elle tourna légèrement la tête.

— Et dans l'aile est se trouvent les chambres des invités. Vous serez amenée à travailler à cet étage, poursuivit-elle. Vous aiderez à l'entretien des chambres, du linge et répondrez aux demandes qui vous seront confiées. Au vu de votre précédente expérience auprès d'une autre famille, il est également possible que vous soyez amenée, à terme, à vous occuper plus personnellement d'un invité.

Chaque mot ajoutait une ligne à la liste de mes futures journées, déjà épuisantes dans mon imagination. Nous reprîmes notre marche ; cette fois, nous descendîmes jusqu'au rez-de-chaussée où le manoir retrouvait soudain toute sa grandeur. Le contraste me coupa presque le souffle.

Nous traversâmes le hall et un couloir s'étirait devant nous, long ruban tapissé de portraits anciens dont les yeux semblaient me suivre. Des hommes raides dans leurs costumes sombres, des femmes drapées dans des robes trop lourdes, des enfants sages figés dans une éternité d'ennui. Des regards rigides, solennels, pleins d'attente ou de reproche. Je passai devant eux comme on traverse une assemblée silencieuse qui juge chaque geste.

— Les Aldren sont une famille très respectée, déclara Mrs Clarke sans se retourner. Et leur réputation dépend de notre travail. Ici, tout doit être impeccable, sans improvisation. Vous ne parlez pas tant qu'on ne vous adresse pas la parole. Vous ne posez pas de questions personnelles. Vous ne vous mêlez pas de ce qui ne vous concerne pas. Et vous n'avez aucun commentaire sur ce que vous voyez ici. Compris ?

Je hochai la tête, un peu étourdie par la liste, qui ressemblait davantage à un contrat moral qu'à de simples consignes. Nous nous arrêtâmes devant la porte la plus éloignée du hall.

— Ici, le petit salon privé de Mrs Aldren. Depuis sa mort, personne n'utilise cette pièce.

Sa voix avait changé. Très légèrement, comme si le simple fait de prononcer ce nom exigeait davantage de précaution. Elle posa la main sur la poignée, ouvrit juste assez pour jeter un coup d'œil rapide, puis referma la porte sans un bruit ; laisser passer l'air semblait déjà être une intrusion.

— Le salon bleu est réservé aux réceptions et aux invités. Vous serez parfois chargée de le remettre en ordre. Ici, la salle de billard ; ici, la bibliothèque et ici, dit-elle en ouvrant une énième porte, la salle de bal. De l'autre côté de l'escalier se trouvent la bibliothèque et le bureau de Mr Aldren.

Nous reprîmes la marche. Les pas de Mrs Clarke résonnaient faiblement sur le sol ciré, les miens tentaient de suivre sans faire trop de bruit, comme si je voulais me fondre dans le décor.

— Mr Aldren n'aime pas croiser le personnel dans les couloirs. Si cela arrive, vous vous effacez immédiatement. Ne cherchez jamais à attirer son attention.

Une décharge glacée me traversa la colonne vertébrale. Je n'avais aucune intention d'attirer l'attention de qui que ce soit ici, encore moins celle d'un patriarche dont le nom seul semblait peser plus lourd que moi.

Nous continuâmes en retournant à l'escalier de service.

— Les repas du personnel sont pris dans la salle du sous-sol, derrière les cuisines. (Elle descendit deux marches avant d'ajouter, sans me laisser le temps d'assimiler l'information.) Petit déjeuner à cinq heures trente précises. Déjeuner à douze heures vingt. Dîner à dix-huit heures pile. Vous êtes tenue de vous y présenter à l'heure exacte. Ni avant ni après. On ne ressert pas les retardataires. Et sachez-le, vous ne mangez jamais en dehors de la salle du personnel, ni dans les cuisines ni dans les couloirs. Jamais en présence de la famille. Tout se fait en bas. Dernière règle,

dit Mrs Clarke en posant une main ferme sur la rambarde. Les murs entendent tout. Alors, prudence.

Un silence pesant suivit ses mots, comme si le manoir lui-même approuvait cette mise en garde.

— Bien. Votre service commence à six heures demain matin. Réveillez-vous avant. Je n'aime pas les retards.

Puis elle me quitta, ses pas secs résonnant dans le couloir, me laissant seule dans l'immensité du manoir. Je restai immobile un instant, le cœur battant trop fort, comme si j'avais couru sans m'arrêter. Le manoir était magnifique, c'était indéniable. Mais sous sa beauté glacée, je sentais déjà cette autre chose… une présence silencieuse, oppressante, comme si les murs me testaient déjà. J'eus un frisson. J'étais arrivée depuis seulement quelques heures. Et pourtant… j'avais déjà la sensation de marcher sur un fil.

Je me forçai à continuer de descendre l'escalier de service que nous venions d'emprunter. La lueur orangée qui filtrait depuis le sous-sol donnait une impression de chaleur… jusqu'à ce que je franchisse la dernière marche.

La salle du personnel était une grande pièce voûtée, aux murs de pierre et aux tables alignées comme dans une cantine d'un autre siècle. Des bancs en bois, des chaises dépareillées, quelques casseroles accrochées à un mur. Une odeur de soupe chaude, de pain et de savon flottait dans l'air.

Quand je passai la porte, plusieurs têtes se tournèrent vers moi.

Un homme massif, d'une quarantaine d'années, les bras croisés, me jaugea d'un air brusque. Une jeune femme au tablier impeccablement noué me sourit timidement. Un autre domestique leva à peine les yeux avant de retourner à son assiette, comme si ma présence n'avait rien de remarquable – ou qu'il se méfiait déjà de ce que cela pourrait changer.

Je me sentis soudain minuscule.

— Tu dois être la nouvelle, lança la jeune femme avec un sourire encourageant. Viens, on t'a gardé une place.

Le simple fait qu'elle m'adresse la parole me soulagea un peu. Sa voix avait quelque chose de normal, de simple, qui tranchait avec la rigidité

de Mrs Clarke. Je la rejoignis et posai mes mains moites sur le banc en bois.

— Je m'appelle Maggie, dit-elle en déposant une assiette devant moi. Service lingerie et chambres du premier.

— Eleanor, répondis-je doucement.

Elle hocha la tête avec un sourire.

— Bienvenue chez les Aldren. Ou… bon courage, je ne sais jamais quel mot est le mieux.

Un valet en uniforme, nettement plus jeune, vint déposer une carafe d'eau sur la table. Il ne dit rien, mais je remarquai ses yeux, qui glissèrent vers l'escalier comme s'il craignait qu'on ne l'ait vu s'attarder.

— Il s'appelle Thomas, murmura Maggie. Toujours nerveux. Il a servi à l'étage une fois, et ça a suffi pour qu'il ne veuille plus jamais recommencer.

Je ne posai pas la question. C'était la règle, et même sans que Mrs Clarke soit là pour me le rappeler, je la sentais flotter dans l'air.

Je pris une cuillère de soupe, brûlante et salée. Simple, mais étrangement réconfortante. Elle me fit plus de bien que je ne voulais l'admettre.

Le silence se réinstalla vite autour de nous, seulement interrompu par le cliquetis des couverts et le bruit régulier des chaises qui raclent le sol. Puis, l'homme massif aux bras croisés décida finalement de me saluer :

— Juliann, dit-il d'une voix grave. Le majordome.

Il me fixa avec un sérieux presque intimidant.

— Et si on te dit d'éviter quelqu'un, tu l'évites. Si on te dit de ne pas traîner… tu ne traînes pas.

Maggie leva les yeux au ciel en soupirant.

— Juliann adore faire peur aux nouveaux. Ne l'écoute pas trop.

— Je ne fais pas peur, répondit-il en plantant sa cuillère dans sa soupe. Je préviens. Les règles existent pour une raison.

Je sentis un frisson me parcourir. Je n'aimais pas la façon dont il avait dit « raison ». Comme si ce mot cachait un avertissement qu'on ne détaillerait jamais.

— Ne sois pas trop curieuse, ajouta-t-il en haussant les épaules, comme si c'était un simple conseil, alors que ça sonnait comme une dernière mise en garde.

Maggie lui donna un petit coup de coude.

— Arrête, tu vas la faire fuir dès le premier soir!

Je souris faiblement, plus par politesse que par amusement. Les conversations du personnel se dispersèrent doucement dans un brouhaha rassurant, jusqu'à ce qu'un silence soudain glisse sur la salle. Un silence différent. Pas lourd. Pas gêné. Un silence… attentif.

Je suivis instinctivement les regards des autres. Un homme se tenait là, à quelques pas de la porte. Grand. Parfaitement droit. Chaque geste calibré pour ne surtout pas laisser paraître une faiblesse. Il ne souriait pas. Il ne semblait même pas regarder vraiment. Son regard balayait la pièce comme si rien ici ne le concernait réellement, comme s'il traversait un décor familier dont il s'était lassé depuis longtemps.

Ses yeux croisèrent brièvement les miens. Ou peut-être que je l'avais imaginé. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas un regard intéressé.

— Mr Elliott, souffla Maggie. Le benjamin.

Je suivis le mouvement discret de Juliann, qui acquiesça légèrement en direction du jeune homme. Mr Elliott ne répondit pas, pas même un signe de tête. Il se contenta de tourner les talons pour remonter l'escalier, sa démarche parfaitement assurée, comme s'il connaissait chaque marche par cœur.

Je me raidis malgré moi. Peut-être que c'était juste moi… mais il donnait l'impression de se croire trop important pour adresser la parole à qui que ce soit ici.

— Il n'est pas méchant, dit Maggie dans un souffle. Juste… élevé différemment.

Je haussai les épaules.

— Élevé au-dessus, plutôt, murmurai-je pour moi-même.

Maggie esquissa un sourire, un peu complice, un peu résigné.

Je repris ma soupe, déterminée à ne pas perdre mon temps à observer un garçon trop bien habillé pour descendre au sous-sol.

Une heure plus tard, je refermai la porte de ma chambre et m'y adossai quelques secondes, le temps que mon cœur se calme. La journée avait été interminable. Trop d'informations. Trop de regards inconnus. Trop d'émotions que je tentais encore d'avaler.

Je retirai mes chaussures et me laissai tomber sur le lit. Le matelas grinça légèrement, mais il était étonnamment confortable. Bien plus que ceux que j'avais connus ces dernières semaines.

Je fixai le plafond, puis la petite fenêtre qui donnait sur les jardins. La nuit était tombée si vite, avalant les couleurs de l'hiver pour ne laisser qu'une masse d'obscurité mouvante. Le vent faisait danser les branches contre la vitre avec un rythme irrégulier, presque inquiet.

Je glissai la main sous mon oreiller, retrouvant la photo que j'avais cachée là en arrivant. Je ne la sortis pas. Je n'avais pas la force d'affronter ce souvenir encore une fois.

Ce soir, je voulais croire à un nouveau départ. À la possibilité que ma vie reprenne un sens. Que tout ce qui m'avait blessée… reste derrière moi, enfin.

Je pensai à Maggie, à son sourire encourageant. À Juliann et ses avertissements un peu trop sérieux. À Thomas, qui semblait vivre dans la peur de commettre une erreur. Eux… ils avaient l'air d'avoir trouvé leur place, même si elle n'était pas idéale. La mienne restait à définir.

Puis, malgré moi, l'image du benjamin Aldren traversa furtivement mon esprit. Mr Elliott. Cet homme à l'air trop sûr de lui, trop habitué à ce qu'on s'écarte sur son passage. Je sentis mes mâchoires se serrer. Je n'aimais pas les gens comme lui. Ceux qui pensent qu'un simple regard suffit à remettre chacun à sa place. Qu'il garde son monde doré. Je garderais le mien, ici, dans l'ombre, où personne ne pourrait me soumettre.

Je me tournai sur le côté, ramenant mes genoux contre ma poitrine. La fatigue me pesait lourdement, mais le sommeil refusait encore de venir. Je repensai à ce que j'avais laissé derrière moi. À lui. À sa voix qui montait quand je disais non. À ses mains qui prétendaient aimer mais qui serraient trop fort.

J'enfouis mon visage dans l'oreiller. Ce n'était plus mon histoire. Ce chapitre-là était terminé. Il fallait que je tienne à cette idée.

Petit à petit, mes muscles se relâchèrent. Le manoir craquait au-dessus, comme un animal endormi qui grogne dans son sommeil. Mais, étrangement, je ne me sentais pas en danger. J'avais peur, oui. De demain, des attentes, de moi-même. Mais je me sentais aussi… vivante. Comme si le monde m'offrait une page blanche. Et que j'allais pouvoir écrire autre chose que de la douleur.

La nuit finit par m'engloutir doucement, au rythme lent du vent d'hiver. Demain, je ne serais plus celle que j'avais été. Ici, dans cette maison froide qui cachait trop de secrets… j'allais trouver un moyen de me reconstruire. Ou, au moins, d'exister de nouveau.

Chapitre 3
Eleanor



Le réveil coupa net le silence de la chambre. Pendant quelques secondes, je restai immobile, entre deux mondes, le cœur battant trop vite pour un corps encore engourdi. Le plafond, la petite fenêtre, le lit étroit, l'odeur de cire et de bois ancien… Le manoir des Aldren.

Je tendis le bras pour attraper le réveil.

5 h 10.

Mes paupières brûlaient encore de fatigue, lourdes comme si la nuit m'avait à peine effleurée, mais je me redressai. Je n'avais pas le luxe de me rendormir. Pas le premier jour.

Je frissonnai en posant les pieds sur le parquet glacé, puis enfilai rapidement ma robe et mon tablier, qu'on m'avait remis la veille. J'attachai mes cheveux en un chignon approximatif, les doigts maladroits, pas encore complètement réveillés.

Dans le petit miroir accroché au mur, mon reflet avait l'air un peu plus pâle que d'habitude, les cernes accentués, mais vivant. C'était déjà ça : vivante, et pas en train de reculer.

À 5 h 30, j'étais dans la salle du personnel. Une chaleur lourde y régnait, chargée d'odeurs de café et de pain grillé. Des tasses tintaient, des chaises raclaient le sol, des voix basses murmuraient, encore engourdies, comme si chacun craignait de réveiller la maison au-dessus de nous.

— Par ici, Eleanor, m'appela Maggie en agitant la main.

Je la rejoignis à une table. On m'avait posé une assiette de porridge fumant et une tasse de café presque noir. Je pris une première gorgée. C'était amer, trop fort, mais ça avait le mérite de me tirer un peu de la brume.

— Bien dormi ? demanda Maggie.

Je haussai une épaule.

— Autant que possible dans un endroit que je ne connais pas.

Elle eut un petit sourire compatissant.

— Le manoir fait peur au début, mais on s'y habitue. Plus ou moins.

Des pas secs résonnèrent dans le couloir. La conversation se coupa d'elle-même, comme si quelqu'un avait baissé le son d'un vieux poste de radio. Mrs Clarke entra. Son regard passa sur chacun de nous, précis, évaluateur, comme un scanner silencieux. Quand ses yeux se posèrent sur moi, je me redressai malgré moi.

— Aujourd'hui, annonça-t-elle d'une voix claire, nous avons l'étage à tenir prêt pour les invités qui arriveront d'ici quelques jours, ainsi que les différents salons de réception. Elle distribua les tâches à chacun avant de tourner la tête vers moi. Eleanor, vous suivrez Maggie aujourd'hui. Elle vous expliquera le fonctionnement de la maison et vous montrera les missions qui vous seront confiées.

— Oui, madame Clarke, répondis-je.

Elle hocha une seule fois la tête, puis repartit comme elle était venue. L'atmosphère se détendit d'un cran, comme un élastique qu'on relâche. Maggie la suivit des yeux, puis posa sa cuillère.

— Allez, viens. On commence à six heures tapantes là-haut. Et plus on s'active, plus la journée passe vite.

Je n'en étais pas sûre, mais je me levai. Nous montâmes l'escalier de service jusqu'au premier étage. Le bois sous nos semelles craquait faiblement, usé par des générations de pas invisibles. Une odeur de cire

et de linge propre flottait dans l'air, mêlée au froid qui s'infiltrait par les fenêtres mal isolées.

Lorsque nous débouchâmes sur le palier, le manoir se dévoilait dans toute sa splendeur glacée. Des murs parfaitement peints, aux moulures classiques. Des tapis épais d'un rouge sombre, si doux qu'ils avalaient le bruit de chaque mouvement.

À travers les fenêtres, on ne distinguait encore que des silhouettes sombres. La nuit n'avait pas totalement cédé sa place au jour, mais sous la faible lueur des lanternes du domaine, la neige tombée pendant la nuit apparaissait intacte, sans la moindre trace de pas.

À l'intérieur, pourtant… rien ne paraissait vraiment vivant. C'était un refuge grandiose, mais dont on avait verrouillé la chaleur. Une maison trop silencieuse, trop froide, comme si l'hiver ne s'était pas arrêté aux portes du manoir.

— On commence par ici, dit Maggie en ouvrant la première porte.

Chaque chambre était un décor de magazine : lit immense, mobilier ancien lustré, rideaux épais retombant jusqu'au sol. Tout semblait figé dans une perfection presque irréelle.

Notre mission : empêcher la réalité de s'y incruster. Faire disparaître les plis, les corps, les vies. Tout ce qui ressemblait à un être humain. Maggie m'apprit les gestes précis, retirer le drap sans un bruit, lisser un oreiller d'un revers de main, aligner les objets comme s'ils étaient mesurés au millimètre.

— La perfection, ici, ne doit jamais sembler travaillée, souffla-t-elle. Comme si rien n'avait été touché.

Je hochai la tête, tentant de mémoriser chaque instruction. En tirant un seau vers la salle de bains, mon coude heurta une porte mal fermée. Je perdis l'équilibre. Le seau bascula. L'eau savonneuse éclaboussa ma robe en un geste ample et cruel, laissant des taches irrégulières se répandre comme une mauvaise blague. Je restai un instant figée, la bouche entrouverte.

— Il ne manquait plus que ça… fis-je en tentant en vain de frotter la tache pour l'atténuer. (Elle s'étala davantage.) Parfait, murmurai-je en levant les yeux au ciel.

Maggie se retourna, et sa grimace compatissante me donna envie de rire… ou de pleurer. Une boule chaude grimpa dans ma gorge. Pas de honte, plutôt cette sensation d'être déjà en décalage avec la vie qu'on exigeait ici. Un endroit où tout devait briller. Où je devais briller. Et me voilà… déjà tachée. Évidemment que ça m'arrivait aujourd'hui.

Je repris mon seau, tentant d'ignorer la robe qui me collait à la peau. Je voulais juste faire bonne impression. Ne pas attirer l'attention. Surtout pas le premier jour.

Après avoir terminé de nettoyer les nombreuses chambres d'invités qui composaient l'aile est, nous nous étions occupées du couloir. Le sol avait été lustré, les tapis brossés et les meubles dépoussiérés. Une faible lumière grise filtrait désormais à travers les grandes fenêtres. Au loin, j'entendis une porte s'ouvrir, puis le bruit discret de plusieurs pas. Des voix étouffées montaient du rez-de-chaussée tandis que le manoir, peu à peu, sortait de son sommeil.

À présent, Maggie et moi nous étions attaquées au grand escalier du hall. Celui-ci se divisait en deux volées symétriques qui se rejoignaient sur un large palier du premier étage. Maggie s'occupait de la partie gauche, tandis que je nettoyais celle de droite, descendant progressivement vers le rez-de-chaussée.

Je me mis à frotter la dernière marche dans un silence presque religieux. Un silence qui exigeait qu'on s'y fonde.

— Et tu feras exactement ce qu'on te dit, Elliott. C'est compris ?

Une voix tranchante fendit le calme comme une lame. Elle provenait de ce qui me semblait être le bureau au bout du couloir, trop forte, trop tranchante pour être ignorée. Je crispai la main sur mon chiffon.

— Vous ne pouvez pas continuer ainsi, père.

La réponse de Mr Elliott vibrait d'une colère contenue, quasi douloureuse. Je ne comprenais pas de quoi ils parlaient… mais je connaissais ce ton-là. Celui qu'on prend quand on n'a plus le droit de respirer.

Un silence. Épais. Chargé.

Et puis CLAC.

La porte claqua si violemment que j'en lâchai presque le seau. Mon cœur s'emballa. Maggie avait raison, mieux valait ne jamais se trouver sur le chemin de ces gens-là.

Je repérai la petite pièce sur ma gauche : la bibliothèque. Sans réfléchir, je m'y engouffrai, refermant doucement la porte derrière moi.

Je me figeai là, dans la pénombre parfumée à la lavande, entre des fauteuils anciens et des portraits poussiéreux. Mon cœur cognait si fort que j'avais l'impression qu'il allait dénoncer ma présence.

Les pas approchèrent. Pas rapides. Frappés au sol comme un verdict. La poignée tourna violemment. Je n'eus même pas le temps de reculer davantage. Mr Elliott Aldren entra. Il se précipita à l'intérieur, la poitrine encore levée par une respiration trop brusque. Il ne me vit pas tout de suite, trop occupé à contenir quelque chose qui ressemblait à une tempête.

— Bon sang… souffla-t-il, la tête penchée, les deux mains plaquées sur les yeux. Respirer… Juste respirer…

Il resta ainsi quelques secondes, planté au milieu de la pièce, comme s'il cherchait à s'arracher à ce qui venait de se passer. Puis il laissa retomber ses mains et passa une paume nerveuse dans ses cheveux. C'est à cet instant que je le vis vraiment pour la première fois.

Grand, plus que je ne l'avais remarqué la veille, avec cette carrure fine mais solide qui donnait l'impression qu'il occupait davantage d'espace que les autres. Ses cheveux bruns, d'ordinaire sans doute impeccablement coiffés, étaient quelque peu en bataille, comme si la dispute avait laissé des traces jusque-là. Une barbe courte, soigneusement taillée, dessinait sa mâchoire, lui donnant un air plus mature, plus dur et pourtant, une ombre de fatigue marquait ses traits. Sa chemise, blanche, était froissée au niveau des manches, qu'il avait remontées jusqu'aux avant-bras. Sa cravate pendait, desserrée, à moitié dégagée de son col, et un bouton restait ouvert. On devinait l'homme habituellement irréprochable dans sa présentation, mais là, quelque chose déraillait. Comme si sa tenue racontait à sa place que rien n'allait comme prévu. Il ressemblait à une bombe à retardement dans un costume trop bien coupé. Et dans ce

bref instant, il avait l'air jeune. Perdu. Rien à voir avec le fils Aldren qui traversait la salle du personnel comme si tout le monde lui était invisible.

Soudain, son regard se planta en plein dans le mien. Il se redressa d'un coup. De nouveau le masque. Froid. Hautain.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Sa voix claqua, dure, méprisante. Bien plus qu'un simple agacement.

— Je… Je fais le ménage, monsieur.

Je détestai la façon dont ma voix trembla juste un peu. Il baissa les yeux sur ma robe tachée. Son rictus se creusa.

— Ça ? C'est censé être une tenue de travail ?

Je sentis mes joues s'enflammer. Je me reculai d'un pas… mais il avança d'autant, réduisant de nouveau la distance. Je me retrouvai collée à un meuble ancien, comme prise au piège.

Il ajouta, narquois :

— Si vous souhaitez réussir ici, essayez au moins de ne pas renvoyer cette image négligée que vous offrez en ce moment.

Je déglutis. Fort. Même si j'en avais très envie, je ne pouvais pas répondre à sa provocation.

— Je vais retourner au travail…

Je tentai de le contourner. Il se déplaça, froidement, juste ce qu'il fallait pour me barrer le passage. Il me dominait de toute sa hauteur, trop près, trop oppressif. Je sentais son parfum, un mélange discret de santal et de quelque chose de plus chaud, comme du bois brûlé, ce qui ne faisait qu'empirer mon trouble.

— Non, continua-t-il, glacé. Vous allez écouter. (Il approcha légèrement le visage. Une menace sans un seul geste déplacé.) Si vous voulez garder votre place ici, évitez de vous trouver de nouveau sur ma route. Compris ?

La colère, que je tentais d'enterrer, se redressa d'un coup. Je soutins son regard. Même si mes mains tremblaient toujours.

— Je n'étais pas sur votre route, monsieur. J'essayais justement de ne pas vous déranger. (Il cligna des yeux. Surpris. Une minuscule fissure dans son masque. Alors j'ajoutai, la voix cette fois parfaitement stable :)

Et puis… vous n'avez pas l'air beaucoup plus impeccable que moi aujourd'hui.

Le silence tomba. Un silence qui aurait pu briser du verre. Il inspira lentement, comme pour ravaler quelque chose de plus violent encore.

— Faites… ce qu'on vous dit. Et restez à votre place.

Il quitta la pièce d'un pas sec. La porte claqua derrière lui, plus fort encore que la première fois. Je restai très droite bien que mes yeux piquaient, mais je refusai de cligner. Pas ici. Pas maintenant.

Je respirai lentement, jusqu'à faire taire la boule d'humiliation qui menaçait de m'étouffer. Puis je retournai travailler, méthodiquement, presque avec défi. Nettoyer, frotter, ranger et recommencer, comme une vengeance silencieuse.

Le soir venu, je remontai dans ma petite chambre. Mes muscles tiraillaient, lourds d'une fatigue neuve, mais l'inquiétude me tenait éveillée. Le manoir, dans la pénombre, semblait plus hostile encore, les couloirs craquaient comme s'ils retenaient leur souffle.

Je m'assis sur le lit, observant par la fenêtre le vent tordre les branches des arbres. La lumière mourante du jour dessinait des ombres inquiétantes sur le mur.

Je fermai les yeux. Et au lieu de penser à ce que j'avais fui, je revis les yeux de Mr Elliott. La colère qui s'y battait. Le masque qui se fissurait un instant avant de se reformer violemment. Pourquoi fallait-il que ce soit son regard qui me suive dans la nuit ? Pourquoi me souciais-je de ce qu'il pensait de moi ?

Je me tournai sur le côté, étouffant un grognement exaspéré dans l'oreiller. Qu'il me déteste. Qu'il m'ignore. Qu'il se pense au-dessus de moi. Je ne lui dois rien.

Je me jura que le lendemain, rien, absolument rien, ne me ferait perdre ma force. Je ne laisserais plus personne me marcher dessus. Pas dans cette maison. Pas ailleurs. Plus jamais.

Je m'endormis lentement, la pluie commençant à frapper la vitre comme pour me rappeler que même les tempêtes ont leur raison d'être.

Chapitre 4
Elliott



Je détestais le son du réveil. Il ne sonnait jamais comme une invitation à se lever. Non. Chaque matin, il perçait l'obscurité avec une froideur impitoyable, comme un rappel que je devais recommencer. Rentrer dans l'armure. Devenir l'homme qu'on attendait que je sois. Celui que je n'avais pas choisi d'être.

Pendant quelques secondes, j'essayai de retenir mes pensées, de rester là, allongé, d'écouter le silence qui s'étirait dans la chambre, un silence épais, solennel, presque ancien. Le plafond blanc me fixait avec une indifférence parfaite. Il était trop haut, trop froid, trop lisse. Comme si la pièce elle-même me jugeait de ne pas m'être levé plus vite. La maison, en réalité, n'avait jamais eu besoin de mots pour m'oppresser.

Je tirai finalement la couverture de côté. Le froid sous mes pieds me traversa comme une lame fine. Nous n'étions qu'au début du mois de janvier et pourtant l'hiver semblait déjà avoir pris possession du manoir depuis une éternité. Les fêtes venaient de passer, mais aucune chaleur ne paraissait en avoir subsisté. Dans les couloirs, la lumière pâlissait. Dans les regards, la tension montait. Dans les règles, l'inflexibilité se resserrait.

Je me redressai, sentant déjà cette fatigue familière s'insinuer sous ma peau. Pas la fatigue du corps. Celle de l'esprit. Celle qui vous mine lentement, vous creuse, vous dissout.

Aujourd'hui, mon père voulait « discuter ». Le mot avait un goût métallique. Dans sa bouche, ce n'était pas un échange, encore moins un dialogue. C'était une convocation. Un jugement. Une sentence.

Je passai une main sur mon visage, chassant la tension qui revenait aussitôt s'y agripper. J'enfilai une chemise, dont je remarquai à peine qu'elle était froissée. D'ordinaire, je ne serais jamais sorti ainsi, chaque bouton, chaque pli devait être impeccable, mais depuis quelques jours, je n'avais plus l'énergie de jouer au fils irréprochable. La veste que je saisis ne fit que renforcer l'impression que je donnais d'un homme débraillé au bord de la rupture.

Je traversai ma chambre, ouvris la porte, et pénétrai dans le long couloir qui menait au cœur du domaine Aldren. Le tapis épais étouffait mes pas.

Les portraits alignés sur les murs, mes ancêtres, tous le même air sévère, le même menton volontaire, semblaient observer chacun de mes mouvements. Des hommes qui avaient imposé leur volonté par tradition et froideur, et dont mon père imitait chaque geste comme un héritage sacré.

Je descendis l'escalier menant à la salle à manger. Les portes étaient déjà ouvertes. La pièce baignait dans une lumière dorée, presque pudique. Le thé noir fumait, l'argenterie brillait, le pain grillé embaumait l'air. Toutes ces choses, soigneusement orchestrées, n'étaient que façade, un trompe-l'œil minutieusement entretenu. La perfection esthétique pour masquer la décadence intérieure.

Adrian était déjà à table, assis près de la grande fenêtre. Il regardait dehors sans regarder. Ses doigts tapotaient sa tasse dans un tic nerveux qui trahissait tout ce qu'il s'efforçait de cacher. Ses cernes semblaient s'être incrustés dans sa peau.

Charlotte, elle, avait un journal ouvert devant elle, mais ses yeux ne suivaient aucune ligne. La tension vibrait autour d'elle : ses mâchoires crispées, son souffle court, un doigt qui tremblait sur la nappe.

Adrian fut le premier à rompre l'apparence figée de cette scène.

— Bonjour, murmura-t-il.

Je répondis d'un signe de tête. Le majordome, Juliann, apparut aussi silencieusement qu'une ombre. Toujours impeccable, toujours mesuré, une discrétion devenue presque surnaturelle. Il remplit ma tasse sans un mot.

Charlotte le suivit du regard un peu trop longtemps. Personne n'osa faire de commentaire. Dans cette maison, certaines vérités devaient rester muettes pour survivre.

— Ta chemise est froissée, constata-t-elle enfin, d'une voix trop légère pour être innocente.

— Oui, bonjour à toi aussi, Charlotte, répondis-je.

Un micro-sourire effleura ses lèvres avant de s'effacer. Adrian posa sa cuillère. Le bruit du métal contre la porcelaine résonna comme un signal.

— Sophia arrive vendredi, dit-il d'un ton neutre.

Je levai les yeux, surpris.

— Déjà ?

Il hocha lentement la tête.

— Le mariage est dans deux mois, Elliott. Père veut qu'elle… « s'imprègne de l'ambiance familiale ».

Charlotte leva les yeux au ciel avec un mouvement si exaspéré que cela en devint élégant.

— Oui, *s'imprégner*. Comprendre comment sourire en étouffant. Comme nous.

Derrière elle, Juliann s'immobilisa à peine une seconde. Une fraction de seconde. Mais je vis son regard changer. Une inquiétude brusque, involontaire, aussitôt refoulée. Il reprit sa tâche avec une précision presque douloureuse.

— Et… lui revient vendredi aussi, reprit Adrian.

Il n'avait pas besoin de préciser : *l'époux de Charlotte*. Même prononcer le mot aurait semblé trop intime, trop chargé, trop violent.

Je glissai un regard vers ma sœur. Charlotte referma son journal avec une lenteur calculée, comme si chaque mouvement devait empêcher une fissure intérieure de s'élargir.

— Je ne suis pas prête à le revoir.

Sa voix était plate. Étrangement calme. Mais ses doigts, eux, tremblaient un peu, un signe minuscule qui en disait bien plus que ses mots.

Un silence s'étendit autour de nous, dense, chargé de tout ce qu'on ne pouvait pas dire. De ce que nous savions. De ce que Juliann savait, surtout. Je vis sa main se crisper légèrement sur la théière. Il détourna le regard, comme pour masquer une douleur trop visible. Adrian tenta un sourire, qui s'éteignit aussitôt, incapable d'atteindre ses yeux.

— Père veut que tout soit parfait, dit-il doucement.

Je sentis mon estomac se contracter. La perfection. Encore. Toujours. Elle n'était jamais qu'un autre mot pour « soumission ». Décor parfait. Famille parfaite. Mariage parfait.

Même si le marié aimait quelqu'un d'autre. Même si la mariée étouffait dans une cage dorée. Même si tout ça n'était qu'une vitrine pour masquer la pourriture derrière.

Je reposai ma tasse trop fort. Un peu de café déborda. Tout le monde tressaillit, même Juliann.

Adrian souffla.

— Ça va ?

— Père veut me parler.

Le silence retomba, étouffant. Charlotte blêmit, tandis que Juliann semblait avoir cessé de respirer. À côté d'eux, Adrian pinça les lèvres.

— Elliott… tenta-t-il.

Je levai la main.

— Ce n'est rien.

Un mensonge évident.

Je quittai la salle. Juliann effleura mon épaule, une chaleur brève, un soutien sans mot.

— Courage, monsieur Elliott, murmura-t-il.

Je ne répondis pas. La colère m'aurait trahi. Le bureau de mon père m'apparut comme un sanctuaire sombre, un panthéon de décisions irréversibles.

La pièce baignait dans une lumière maladive, presque jaunâtre. Une seule lampe éclairait son bureau, l'ombre de son corps projetée derrière lui s'allongeant comme une créature menaçante.

Il ne leva pas les yeux lorsque j'entrai. Bien sûr que non. Lui, lever les yeux vers quelqu'un ? C'était admettre qu'il le reconnaissait comme un être capable de l'affronter. Et puis, il savait que je viendrais. Les convocations paternelles n'étaient pas des invitations, mais des ordres.

Je restai debout. Il aimait ça, me laisser en déséquilibre, littéralement et symboliquement. Ça lui donnait l'ascendant. Encore.

— Le mariage approche, dit-il. Celui de ton frère doit être un exemple. Une alliance parfaite. Et après lui, ce sera ton tour.

Sa voix avait la douceur tranchante d'un scalpel. Chaque mot me crispait davantage. Je sentis un frisson me parcourir et je retins malgré moi mon souffle. J'étais le benjamin. L'inutile. Celui qui, en théorie, devrait avoir *un peu* plus de marge. Un peu plus de choix.

— Père…

Il se leva lentement. Trop lentement. Chaque mouvement était calculé, étudié, théâtral. Il contourna son bureau avec cette assurance glacée qu'il portait comme une seconde peau.

— Tu te fianceras dans l'année, Elliott. Avec Lucy Beaumont. Un parti honorable. Sa famille est noble. Nos affaires pourraient évoluer.

Je ravalai ma colère, mais elle mordait à l'intérieur de ma cage thoracique comme un animal enragé. Je fis un pas en avant.

— Père… Je ne l'aime pas.

Un rire bref, sec, sans une once de chaleur.

— Tu feras ce que je te dis. L'amour n'a jamais bâti un empire. Regarde ton frère. Il fait ce qu'il doit faire. Et tu feras de même.

Non, il s'éteint, pensai-je. Mais je ne dis rien. Il s'approcha, envahissant mon espace, écrasant tout ce que j'étais de sa seule présence. Je remarquai pourtant qu'il respirait un peu plus lourdement qu'à son habitude. À peine quelques secondes plus tard, son visage avait déjà retrouvé cette froideur imperturbable, comme si cette faiblesse n'avait jamais existé.

— Et si je refuse ? réussis-je à articuler.

Il releva la tête. Son regard devint deux lames glacées.

— Tu ne refuseras pas. Tu es un Aldren. Tu obéis, parce que moi je sais ce qui est le mieux pour toi… et pour notre famille. Si tu gâches ce que j'ai construit, je te jure que tu le regretteras toute ta vie.

La famille. Le mot qu'il brandissait comme une arme dont chaque syllabe s'abattait sur moi comme un coup de marteau. Je sentis mon cœur frapper ma cage thoracique, trop vite, trop fort. Je pris une inspiration qui sonna comme un sanglot étouffé. L'air lui-même refusait d'entrer dans mes poumons.

— Je ne suis pas un pion avec lequel vous pouvez jouer à votre guise, articulai-je.

Il ne broncha même pas. Un sourire glacial tira vaguement le coin de sa bouche.

— Tu es ce que je décide que tu es. Tu es mon fils. Tu hériteras de mon nom, de mon empire. Et tu feras exactement ce qu'on te dit, Elliott. C'est compris ?

Cette phrase, je la connaissais trop bien. La même qu'il adressait à Adrian. La même qu'il avait dite à Charlotte avant de la marier de force à un homme qu'elle n'aimait pas. La même qui résonnait à travers les murs du manoir comme un ordre gravé dans la pierre.

Quelque chose craqua en moi. Un barrage. Une retenue. Un reste d'obéissance. C'était trop. Trop d'attentes. Trop d'étouffement. Trop de vies brisées au nom d'un patronyme. Charlotte, mariée à un homme plus vieux qu'elle, qui la dénigrait ; Adrian, forcé d'épouser une femme qu'il n'aimera jamais. Moi, condamné au même sort. Je sentis la colère remonter, implacable, brûlante.

— Vous ne pouvez pas continuer ainsi, père, soufflai-je, la voix enfin ferme.

Il cligna à peine des yeux. Indifférent.

— Discussion close, conclut-il en s'asseyant, déjà penché sur un autre dossier.

Comme si ma vie n'était rien de plus qu'une ligne à signer.

Je sortis du bureau à bout de souffle, sans même sentir le sol sous mes pas. La porte claqua derrière moi, violemment, trop violemment,

mais je n'avais plus aucun contrôle. La rage me monta à la gorge, brûlante, acide.

J'avançais sans réfléchir. Je ne savais pas où j'allais. Je savais juste que je devais fuir cet homme. Fuir ce destin. Fuir cette maison qui se resserrait autour de moi comme un piège.

Je devais respirer. Juste respirer.

Un lieu vide. Un refuge. Même minuscule. Même quelques secondes.

J'ouvris la porte de la bibliothèque. Sans réfléchir. Sans penser.

Je passai une main sur mon visage, tentant de reprendre le contrôle de ma respiration. Respirer. Simplement respirer. Mais l'air semblait manquer. Mon père venait encore de me rappeler ce que j'étais à ses yeux : un héritier avant d'être un homme.

Je demeurai quelques secondes immobile avant de relever la tête. Et je la vis. La nouvelle domestique. Elle se tenait au milieu de la pièce, un chiffon à la main. Sa robe était humide par endroits, le tissu collant légèrement à sa peau. Mais ce ne fut pas cela qui me troubla. Ce furent ses yeux. Elle m'avait vu. Vraiment vu. Pas Mr Elliott Aldren. Pas le fils d'Edward Aldren. Seulement un homme au bord de la rupture.

Une vague de panique me traversa aussitôt. Je ne supportais pas cette idée. Alors je fis ce que je savais faire de mieux. Je me redressai. Je remis le masque. Quelques mots furent échangés. Je ne me souvenais même plus desquels. Seulement de la dureté de ma propre voix. De la manière dont je m'étais montré injuste. Cruel. Parce qu'il était infiniment plus facile d'être détestable que vulnérable. Puis elle me répondit. Calmement. Sans peur. Elle me renvoya ma propre image avec une simplicité désarmante. Et ce fut presque pire que les paroles de mon père.

Puis je quittai la pièce. Trop vite. Comme un lâche. Je refermai la porte derrière moi et m'appuyai contre le mur du couloir. Mon cœur battait encore trop fort. Cette fille… Elle avait vu quelque chose que personne n'était censé voir. Quelque chose que moi-même je refusais de regarder. Je passai une main sur mon front. Ce n'est qu'une domestique, me murmurai-je. Je répétai ces mots une deuxième fois. Puis une troisième. Mais ils sonnaient déjà creux.